Tous droits de reproduction, de diffusion et de publication à des fins commerciales ou non réservés par l'auteur et la SHG. Toute citation courte doit être placée entre guillemets et accompagnée de la mention de la source et du nom de l'auteur.

Le Gentilly des poètes et des chansonniers à travers l'histoire

Gentilly, une source d'inspiration ? Mais oui ! Depuis le XVIe siècle au moins, poètes et chansonniers ont trempé leur plume dans les eaux d'abord charmantes puis noires de la Bièvre, pour chanter les beautés de Gentilly et, plus tard, dépeindre parfois très durement les traits sombres de la banlieue industrielle et industrieuse. La variété des textes et des auteurs permet de retracer, à travers des regards toujours subjectifs mais attentifs, les modalités de l'évocation poétique de Gentilly. Au fil des vers et au gré des mélodies, s'esquisse ainsi une histoire sensible de la ville autour de lieux symboliques (la Bièvre, les fortifs, la Glacière…) et de figures typiques (les chiffonniers…).

Si les images idylliques ravissent, les envolées lyriques du poète du dimanche qu'est l'abbé Destruissart, curé de Gentilly en 1820, peuvent faire sourire ; la gouaille des chansons du début du XXe siècle évoque tout un monde disparu au pittoresque envoûtant mais les exagérations misérabilistes de certains chroniqueurs agacent. Pourtant, chacun à leur manière et en leur temps, ces artistes qui sont passés par Gentilly, y ont séjourné ou ont été marqués, d'une façon ou d'une autre, par la ville, nous offrent, aujourd'hui encore de quoi « rêver » Gentilly. Et ils ne sont pas les seuls. Car Gentilly réserve de nos jours des surprises poétiques et mélodiques !

I – Du XVIe siècle au premier XIXe siècle : chanter les beautés de la nature gentilléenne

Durant cette période, l'évocation poétique de Gentilly est surtout le fait de poètes, entendus au sens large : poètes dont le registre littéraire concerne la poésie en vers (Antoine de Baïf, Ronsard, Benserade…) mais aussi écrivains à la plume enjouée, dont l'art s'exprime en prose (Rabelais, ou dans un genre parfaitement opposé et curieux, l'abbé Destruissart). Les thèmes évoquent essentiellement la nature, féminisée ou divinisée, et la Bièvre constitue à cet égard une source majeure d'inspiration.

Les poètes du XVIe siècle, de la Pléïade à Rabelais

Plusieurs poètes de la Pléïade sont venus à Gentilly. Pierre de Ronsard (1524-1585) aimait à s'y promener, comme le rappellait en 1586 son ami Claude Binet dans *La vie de Pierre de Ronsard* : « Quand il était à Paris, il se délectait surtout à Meudon à cause des bois et de la rivière Seine, ou à Gentilly, Hercueil ou Vanves, pour l'agréable fraîcheur du ruisseau Bièvre, des fontaines que les Muses aimaient naturellement ». La Bièvre, placée sous le signe des Muses, devient une source d'inspiration poétique de premier rang. Jean-Antoine de Baïf, ami de Ronsard, s'est laissé charmé par la rivière dans un poème intitulé « Les Nymphes de la Bièvre ». Autre poète du temps, Jean Passerat (1534-1602) s'en remet aux eaux de la rivière et à ses nymphes pour soigner sa peine : « Nymphes de Gentilly ou vous nymphes d'Arcueil / Venez toutes occyr la cause de mon deuil / je veux me plaindre à vous et avant que je meure / saler vos douces eaux des larmes que je pleure. ». Jean Godard (1564-1630), poète baroque influencé par Ronsard, a quant à lui composé un recueil de trois livres en l'honneur de la fontaine de Gentilly : « Claire fontaine, honneur de Gentilli / Le gentil lieu qui cours en sa prairie / A pas glissants, sur l'herbette fleurie / Secourre moi,da chaleur assailli... »[1]

Enfin, on ne peut passer sous silence l'évocation rabelaisienne de Gentilly, même si elle reste moins développée et plus allusive. Dans *Gargantua*, par exemple, Rabelais (1493-1553) a fait de Gentilly un lieu de repos pour son héros, après les efforts intellectuels de l'apprentissage et des leçons, sous l'œil attentif du maître Ponocrates. « Cependant, Ponocrates, pour le reposer de cette violente tension des esprits, choisissait une fois par mois un jour bien clair et serein où ils quittaient la ville au matin pour aller à Gentilly, à Boulogne, à Montrouge, au pont de Charenton, à Vanves ou à Saint-Cloud. Là, ils passaient toute la journée à faire la plus grande chère qu'ils pouvaient imaginer, plaisantant, s'amusant, buvant à qui mieux mieux, jouant, chantant, dansant, se vautrant dans quelque beau pré, dénichant des passereaux, prenant des cailles, pêchant les grenouilles et les

[1] Je remercie monsieur Paul Pacoureau de m'avoir fait part de ces textes de poètes du XVIe siècle.

Tous droits de reproduction, de diffusion et de publication à des fins commerciales ou non réservés par l'auteur et la SHG. Toute citation courte doit être placée entre guillemets et accompagnée de la mention de la source et du nom de l'auteur.

écrevisses. ». Gentilly est ainsi associé au repos tranquille, aux loisirs (pêche, chasse), aux plaisirs de toutes sortes.

De Benserade à l'abbé Destruissart

Benserade (1612-1691) est sans doute le premier poète qui vient à l'esprit lorsqu'il s'agit de Gentilly et il se distingue de ses prédécesseurs en cela qu'il a longtemps vécu à Gentlily et qu'il y est mort, en 1691. C'est donc un poète gentilléen « à demeure ». Sa « description de sa maison de Gentilly » s'inscrit dans la lignée des textes poétiques du siècle précédent exaltant surtout la Nature et son Auteur divin. Cette même nature, dégagée cependant de considérations religieuses, a accueilli plus tard les promenades de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778), parti « herboriser le long de la Bièvre, du côté de Gentilly », puis « par la route de Fontainebleau, gagner les hauteurs qui bordent cette petite rivière ». Au cours de ses excursions, Rousseau est pourtant surtout sensible non pas tant aux paysages qu'aux personnages qu'il rencontre : « Dans un coin du boulevard, à la sortie de la barrière d'Enfer, s'établit journellement en été une femme qui vend du fruit, de la tisane et des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil, mais boiteux, qui, clopinant avec ses béquilles, s'en va d'assez bonne grâce, demandant l'aumône aux passants. »[2]

Poésies de Monsieur de Benserade. Reproduction en fac-similé publié par Octave Uzanne, Slatkine reprints (Genève), 1875, p.178. BNF. ark:/12148/bpt6k76418. Relation http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb37398802j/description

A la même époque, ce n'est plus une marchande de fruits mais une meunière qui inspire Pierre-René Lemonnier et M. de Laborde pour créer *La Meunière de Gentilly, comédie en un acte, mêlée d'ariettes*, représentée pour la première fois le13 décembre 1768 à la Comédie Italienne. L'oeuvre fut mal accueillie, comme en témoigne un compte-rendu publié en novembre 1768 : « cela est mauvais et plat, musique assommante et baroque, sans génie, sans goût, sans idée. Cela a été sifflé suivant son mérite ». L'auteur de la critique conclut finalement : « A la première vacance parmi les poètes du Moulin de Gentilly, je retiens la place, quant à l'honorifique, à M. Le Monnier ».[3]

Bien plus tard, au début du XIXe siècle, les muses et les nymphes de la Bièvre continuent à inspirer les poètes. Victor Hugo (1802-1885), qui a séjourné chez les Foucher, à Gentilly, durant les étés 1822 et 1823, a écrit plusieurs poèmes évoquant Gentilly, dont « A G....Y [A Gentilly] ». Il en parle également dans les lettres qu'il rédige durant ses séjours. Au même moment, des « poètes du dimanche » comme le curé de Gentilly, l'abbé Destruissart, laissent aller leur inspiration. Dans sa *Promenade au centre du Grand Gentilly…* publiée en 1821, l'abbé exalte l'œuvre du Créateur, les paysages riants et verdoyants, la rivière généreuse pour les hommes et les femmes de Gentilly, car pourvoyeuse de richesses. D'autres poètes amateurs, plus profanes et inspirés par la vie citoyenne et politique de la commune, n'hésitent pas à prendre la plume, mais pour se moquer, cette fois. Le maire de Gentilly, Firmin Gouin, en fera les frais en 1842 : « Oh ! Nous savons apprécier / Le maire de cette commune ; / Bien qu'il ne soit qu'un épicier, / Son âme est pourtant peu commune : / Il a du talent, de l'ardeur, / L'esprit brille dans sa prunelle, / C'est un bon administrateur... / Pour débiter de la chandelle. » ! [4]

II – Du milieu du XIXe siècle à la 1ère moitié du XXe siècle : entre misère urbaine, pittoresque populaire et nostalgie d'un âge d'or perdu

A partir des années 1840, les vers bucoliques laissent la place aux descriptions du délabrement urbain, de la misère sociale, de la noirceur des eaux de la Bièvre et des façades. Les écrivains et les poètes suivent l'évolution des temps et l'exagèrent souvent. Parallèlement, des lieux

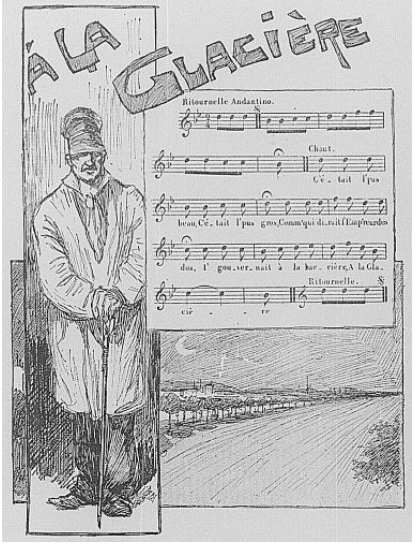
[2] Jean-Jacques ROUSSEAU, *Œuvres complètes* avec les notes de tous les commentateurs (Nouv.éd.), *Rêveries d'un promeneur solitaire*, sixième promenade, Dalibon Paris, Num BNF NUMM-205188.
[3] Baron Friedrich Melchior GRIMM, *Correspondance littéraire, philosophique et critique…*, tome 8, par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc, éd. Kraus reprint (Nendeln (Liechtenstein), 1877, BNF identifiant : ark:/12148/bpt6k234277. relation : http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb354154786/description
[4] *La Banlieue politique et administrative*, paraissant tous les mois. Octobre 1845, 2ème année, N°5, BNF.

Tous droits de reproduction, de diffusion et de publication à des fins commerciales ou non réservés par l'auteur et la SHG. Toute citation courte doit être placée entre guillemets et accompagnée de la mention de la source et du nom de l'auteur.

et des figures pittoresques comme les « fortifs » ou la Glacière, les chiffonniers ou les « filles », deviennent assez répandus et emblématiques dans le paysage urbain de Paris et de ses banlieues, pour que des chansonniers s'en emparent et trouvent avec ces thèmes un certain succès. Les temps changeant, l'heure est aussi à la nostalgie d'un paradis perdu, d'un âge d'or où la Bièvre était encore riante.

Des lieux devenus mythiques

Aristide Bruant (1851-1925) a immortalisé La Glacière, hameau gentilléen devenu parisien en 1860, dans une célèbre chanson : « A la Glacière ». Le texte est une évocation piquante d'une figure d'un « dos » (caïd, dur) de la Glacière. Enfant, le caïd « f'sait des galipet's dans l'lit d'la Bièv', qu'est eun' joli' rivière, A la Glacière ». Plus tard, « i' conduisit les veaux » mais il est rattrapé par la dureté de la vie, par son milieu social et commence à se battre : « Quand i'fallait r'cevoir un gnon ou bouffer l'nez d'un maquignon, il était jamais en errière, à la Glacière » et « I' racontait, avec orgueil, Qu'i' s'avait fait crever un œil, un soir au coin d'eun' pissotière à la Glacière ». Le caïd prend du galon et devient « comm' qui dirait l'Emp'reur des dos, I' gouvernait à la barrière, à la Glacière ». Mais la gloire ne dure pas, « on l'a crevé la s'main' derrière, à la Glacière », « c'est pas un gros, c'est un p'tit mac qui y a mis d'lair dans l'estomac ». Finalement, le sort de « l'Emp'reur des dos » semble être intimement lié à cet espace déshérité et marginal, comme si la Glacière détenait en ses mains le destin de ses hôtes…



A la Glacière, d'Aristide Bruant. Figure de titre : « un "dos", un caïd ».
Illustration de T. A. Steinlen, in *Dans la rue. Chansons et monologues, Aristide Bruant,* Paris, 1899, Image fixe numérisée, BnF - microfilm R 62747, notice FRBNF38498294.

Autre lieu ou élément essentiel dans l'évocation chantée de Gentilly, les « fortifs » ont inspiré de nombreuses chansons parmi lesquelles « On l'appelle Fleur des fortifs » (Georgius) ou « La chanson des fortifs » (G. Fréhel). L'évocation littéraire de la zone et des fortifs est fréquente dans la deuxième moitié du XIXe siècle et dans la première moitié du XXe siècle (voir, entre autres ouvrages, celui de Madeleine Leveau-Fernandez sur ce thème).

Enfin, la Bièvre demeure un élément essentiel de l'évocation poétique de Gentilly mais la rivière change de visage dans la littérature dès les années 1840 et les portraits se durcissent encore par la suite. Loin du chant des beautés de la Bièvre et des paysages verdoyants de ses rives que l'on trouvait chez l'abbé Destruissart ou Victor Hugo, Joris-Karl Huysmans évoque dans *La Bièvre*, rédigé à la fin du XIXe siècle, des eaux salies, industrieuses, malodorantes, infectes, un véritable bourbier qui ne retrouve ses charmes que bien plus loin de Paris. Les premiers d'un poème de L.-D. Bessières intitulé « Gentilly » et publié en 1904 dans le recueil *Les Instantanés, croquis et impressions de voyage d'un métromane*, rend bien compte d'un dualisme qu'on retrouve souvent : réalité dégradée et nostalgie. Les premiers vers : « Il était un gentil village / au fond d'une vallée et nommé Gentilly / Hélas ! il a perdu, depuis qu'il a vieilli / Tout le charme de son jeune âge. ».

Des figures typiques : les « misérables », les chiffonniers, les filles

L'évocation des misères de Paris atteint un sommet littéraire avec la parution des *Misérables* de Victor Hugo en 1862. La description des banlieues et des barrières de Paris, de ces « lieux peu attrayants, et marqués à jamais par le passant de l'épithète : triste », de « ce gazon ras, ces sentiers pierreux, cette craie, ces marnes, ces plâtres, ces âpres monotonies des friches et des jachères, les plants de primeurs des maraîchers aperçus tout à coup dans un fond, ce mélange du sauvage et du bourgeois, ces vastes recoins déserts où les tambours de la garnison tiennent bruyamment école et font une sorte de bégayement de la bataille, ces thébaïdes le jour, coupe-gorge la nuit », l'évocation du « moulin dégingandé qui tourne au vent », des « roues d'extraction des carrières », des « guinguettes au coin des cimetières », font revivre des paysages qui pourraient être ceux de Gentilly au milieu du XIXe siècle. D'ailleurs, la Glacière figure dans la liste des lieux nommés à la suite de cette description… Pour les gamins des barrières, il y a « Paris, centre et la banlieue, circonférence. Ivry, Gentilly, Arcueil, Belleville, Aubervilliers, Ménilmontant Choisy-le-Roi, Billancourt, Meudon, Issy, Vanves, Sèvres, Puteaux, Neuilly, Gennevilliers, Colombes, Romainville, Chatou,

Tous droits de reproduction, de diffusion et de publication à des fins commerciales ou non réservés par l'auteur et la SHG. Toute citation courte doit être placée entre guillemets et accompagnée de la mention de la source et du nom de l'auteur.

Asnières, Bougival, Nanterre, Enghien, Noisy-le-Sec, Nogent, Gournay, Drancy, Gonesse, c'est là que finit l'univers. »

Un chiffonnier le matin dans Paris, avenue des Gobelins, photo d'Eugène Atget, n°3276, Paris, 1899. BNF - Est. Oa 173c rés. ; n° micr. G045842] Opaline 22899.

C'est dans un tél décor que vivent les « misérables » de toute sorte magnifiés par Hugo. Dans *Sans famille*, Hector Malot (1830-1907) associe lui aussi cette terre à la misère et à la mort puisque c'est là, dans ce bout du monde, que vient mourir de froid, de fatigue et de faim, le pauvre Vitalis. Autres personnages typiques, les chiffonniers sont devenus une figure légendaire. Dans son ouvrage sur *La Grande Ville*… publié en 1842, Ch. P. De Kock évoquait ces figures nocturnes : « *C'est aussi la nuit que se montrent les chiffonniers ; ces industriels au petit croc entrent au débit de consolations se reposer des fatigues de la journée et se préparer à celles de la nuit.* »[5] Au XIXe siècle, la Butte aux Cailles reste indissociablement liée aux chiffonniers et à une image de « sinistre délabrement », comme l'écrit J.-K. Huysmans (1848-1907) dans *La Bièvre*.[6] Le journaliste russe Petr Petrov, non pas poète mais chroniqueur acerbe, en a dressé en 1875, un portrait tout à fait sordide et misérabiliste, dans une langue qui n'économise pas les adjectifs et les images. « *En un mot, dans leur masse, ce sont les déchets, la lie de la société, qui s'accumulent en un seul et même endroit, tel un liquide pourri qui coule vers la même fosse, telles les eaux usées de la ville qui s'écoulent vers le collecteur central des égouts.* »[7]

De nombreuses chansons, dont certaines très populaires, ont également évoqué les chiffonniers au début du XXe siècle : « La mort du chiffonnier » chantée par Charles Trénet, « La chanson du chiffonnier » et « La légende du chiffonnier » interprétées notamment par Jules Jouy, « Le chiffonnier » (Claude Besson), etc. Les thèmes de l'hiver et du froid, de la faim, de la pauvreté et de la mort reviennent souvent dans ces textes. Mais à la pauvreté matérielle et à l'aspect repoussant s'opposent la bonté du cœur, l'ardeur au travail et l'honnêteté, comme dans « La fille du chiffonnier » où Adolphe Bérard chante que « souvent, l'honneur se cache sous une guenille ».

III – De l'après-guerre à nos jours

La littérature policière

Brouillard au pont de Tolbiac, Léo Mallet illustré par Jacques Tardi.

Léo Mallet (1909-1996) a planté le décor de plusieurs enquêtes de son détective, Nestor Burma, dans le 13ème arrondissement, autrefois territoire gentilléen. Depuis 1860, date de l'annexion des hameaux de la Glacière et de la Maison Blanche à Paris, Gentilly est moins présent dans la littérature en général et dans les chansons, que les nouveaux quartiers du 13ème arrondissement. Ces zones particulières, qui se démarquent dans le paysage urbain et qui restent proches d'espaces marginaux (les fortifs, la zone) continuent à nourrir l'imaginaire. Les images négatives liées à la pauvreté, à la misère sociale et urbaine, qu'on peut trouver dans les chansons sur les chiffonniers ou dans *Sans famille* d'Hector Malot, se retrouvent, dans la littérature policière avec l'évocation de territoires glauques, marqués du sceau des « crimes et délits » et devenus lieux privilégiés du roman noir. Léo Mallet a (mal) vécu dans ce 13ème arrondissement qu'il décrit dans *Brouillard au Pont de Tolbiac*. Pour lui, « le treizième arrondissement fourmille de rues aux noms charmants et pittoresques, en général mensongers », sans rapport avec la réalité de la dégradation urbaine et de la pauvreté. Mais par l'écriture, Mallet a retrouvé son arrondissement, a reconstruit avec lui un lien affectif fort.

[5] DE KOCK, Charles-Paul (dir.), *La Grande Ville… nouveau tableau de Paris comique, critique et philosophique*, Paris, 1842, p.315 et suivantes.
[6] J.-K, HUYSMANS *La Bièvre*, réédition de l'édition de 1914 de la version définitive du texte de 1890, pp. 24-25.
[7] Petr PETROV, *Les chiffonniers de la Butte-aux-Cailles*, 1983, p. 29-30.

Tous droits de reproduction, de diffusion et de publication à des fins commerciales ou non réservés par l'auteur et la SHG. Toute citation courte doit être placée entre guillemets et accompagnée de la mention de la source et du nom de l'auteur.

Franck Evrard, a montré dans *Le Treizième au noir* comment cet arrondissement a constitué le cadre urbain privilégié du roman noir et comme il se présente au lecteur des romans de Boudart, Benacquista, Daeninckx, Demouzon, Fajardie, Manchette, Pennac, Simenon, Clément (alias Jacques-Pierre Amette, prix Goncourt 2003), etc. A propos de Léo Mallet, il rappelle que « dans sa préface à *Château-des-Rentiers* d'Alain Demouzon, Malet explique comment, alors qu'en 1925, le quartier lui colle à la peau avec "un très élevé degré cafardeux", il est devenu en fin de compte "le chantre de ce quartier", "le défenseur d'un passé révolu", trente ans plus tard. » Si nous sommes loin des poèmes de Benserade ou de Victor Hugo, Mallet a finalement contribué à nourrir l'image poétique d'un 13ème populaire attachant.

Le Gentilly des poètes et des chansonniers d'aujourd'hui

Pierre de Ronsard, Antoine de baïf, François Rabelais, Isaac Benserade, Victor Hugo, Hector Malot, Joris-Karl Huysmans, Léo Mallet… et tant d'autres mais aussi M. de Laborde et Pierre René Lemonnier (*La Meunière de Gentilly*), Aristide Bruant, Jules Jouy, Fréhel, Georgius, Charles Trénet… Gentilly a eu ses poètes célèbres, des auteurs et chansonniers connus ont évoqué des lieux et des personnes typiques, parfois explicitement gentilléens (la Glacière), souvent plus généraux (les fortifs, les chansonniers). Et l'ont peut ajouter à ces noms celui de Robert Doisneau, photographe poète de Gentilly par excellence, dont la Maison du même nom accueille aujourd'hui les œuvre de photographes contemporains. Hormis ces grandes figures, qu'en est-il des poètes et chansonniers d'aujourd'hui? Pas de chanson grand public sur Gentilly à la radio, pas de recueil poétique à grand tirage évoquant la ville… Est-ce à dire que personne ne chante plus Gentilly ? Non mais les poètes, même en herbe, suivent peu les sentiers battus et il faut aller les chercher ailleurs.

Daniel Denécheau et Béatrice Fontaine, par exemple, ont enregistré il y a quelques années un disque pour enfants intitulé « Paris est un escargot »[8], qui évoque les différents quartiers de Paris et dont l'une des chansons nous ramène « A la Butte aux Cailles ». Le « Printemps des poètes » a sûrement ses adeptes à Gentilly, ville qui abrite des écrivains, des chanteurs, des acteurs qui peuvent aussi faire revivre les textes des poètes d'antan. Ateliers d'écriture, conservatoire de musique, danse et théâtre, troupes de théâtre, associations, médiathèque, etc. autant de lieux et de structures qui accueillent les artistes professionnels ou amateurs, enfants ou adultes, du Gentilly d'aujourd'hui.

La politique culturelle de la ville permet de favoriser ces pratiques poétiques et musicales ainsi que l'accès à des spectacles venus d'ailleurs, comme ce « poème joué, chanté et dansé pour les enfants, dès 2 ans », intitulé *Renaissances*[9], qui se jouera le 7 mars à la salle des fêtes de la mairie de Gentilly. Plus largement encore, des manifestations sont organisées à l'échelle du département du Val-de-Marne, comme cette exposition « Val-de-Marne : terre d'écriture », présentée par les archives départementales jusqu'au 31 janvier et qui évoque la création littéraire, dans le Val-de-Marne.

<u>Conclusion</u>

La poésie et le chant n'ont pas quitté Gentilly mais y empruntent aujourd'hui d'autres voies. Si la ville elle-même inspire peut-être moins, elle abrite une vie culturelle plus intense et plus développée. Le Gentilly des poètes et des chansonniers, c'est peut-être surtout aujourd'hui, celui des poètes, des écrivains, des acteurs et des chanteurs qui vivent et s'expriment à Gentilly, qui font, avec d'autres, la vie culturelle de la cité.

[8] Daniel Denécheau et Béatrice Fontaine, « Paris est un escargot », album cd pour enfants, label Accordéon, 2000.
[9] REnaissances, Cie Acta Agnès Desfosses. Conception et mise en scène : Agnès Desfosses ; composition musicale : Ivan Khaladji ; Scénographie : Yves Nilly Livret et Patricia Lacoulonche ; Chant lyrique : Antonia Bosco ; Accordéon, trompette et bandonéon : Sébastien Albillo ; Danse, acrobatie et chorégraphie : Cécile Leneveu.